Georg Lukács

La poésie bannie.

1942

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :
Die verbannte Poesie. (1942)

Il occupe les pages 103 à 114 du recueil *Schicksalswende, Beiträge zu einer neuen deutschen Ideologie* [Tournants du destin, Contributions à une nouvelle idéologie allemande] (Aufbau, Berlin, 1956). Il était jusqu'à présent inédit en français, à l'exception d'un passage consacré à Thomas Mann (pages 107 à 114) repris dans le recueil *Thomas Mann*, François Maspero, Paris, 1967, dans une traduction de Paul Laveau, sous le titre *L'antifascisme en Littérature*, pages 193 à 200.

L'Allemagne, qui était autrefois considérée, à juste titre, comme le pays des poètes et des penseurs, est devenue le pays du vol et du meurtre, de la dévastation et de la violence. Autrefois, elle se glorifiait de posséder les personnalités les plus singulières, aux talents multiples, dans les domaines de l'art et de la science, maintenant, elle est la patrie de l'uniformité la plus dénuée d'âme, – une super-Prusse affreusement caricaturale. L'amoralité et la barbarie sont devenues le devoir du soldat – et à l'époque de la guerre « totale » fasciste, de la mobilisation « totale » de la nation, chaque allemand est devenu soldat.

Comment une poésie peut-elle naître et prospérer dans un tel pays ? Il est clair que toute poésie devait rester bannie hors des frontières de cette Allemagne. Les origines sociales de ces faits sont faciles à déterminer. La répression de toute opinion librement exprimée fait partie de l'essence de la politique fasciste. Les débuts du règne fasciste en Allemagne ont en effet signifié la *Gleichschaltung* [1] de toute idéologie. Mais ces faits importants, notoires, n'expliquent cependant pas l'abaissement spirituel global de l'Allemagne. L'histoire connait de nombreuses formes d'oppression des peuples, mais très souvent, au milieu de l'oppression la plus terrible, il y a des expressions oppositionnelles sincères qui se manifestent, certes de manière souterraine, mais une opposition véritablement intransigeante et

[1] La *Gleichschaltung* est le processus par lequel les nazis ont rapidement établi en Allemagne un système totalitaire et une coordination étroite entre tous les aspects de l'État et de la société, suite à l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir le 30 janvier 1933. Le terme, emprunté au vocabulaire technique, signifie littéralement « synchronisation ».

courageuse s'y entend toujours pour permettre qu'entre les lignes, le contenu s'exprime efficacement.

Assurément, même dans l'Allemagne d'aujourd'hui, tout le monde n'est pas d'accord avec le règne du fascisme. Si l'on lit quelques œuvres littéraires, si l'on suit ce que les potentats fascistes proclament sur les tâches de la littérature et les négligences des écrivains, on voit assez clairement le cadre de ce mécontentement. À plusieurs reprises, Goebbels a blâmé la fuite des écrivains allemands devant le choix de sujets d'actualité ; il a donné en exemple une grande discussion sur le roman historique, avec cette question cruciale : est-ce que le sujet historique ne constitue pas une fuite hors de l'actualité. Et en fait, quand on lit des romans allemands qui se déroulent dans le présent, il est souvent frappant de voir combien ils gardent un profond silence sur la situation politique et sociale de leur pays, combien ils évitent de propos délibéré, même dans des problèmes ou des situations qui sont concernés par l'idéologie fasciste, de s'y référer directement ou indirectement.

Cette omission va parfois si loin qu'il en résulte une sorte de littérature « atemporelle », c'est-à-dire des livres qui traitent ouvertement du présent, mais dont on ne voit pourtant nulle part, dans l'intrigue et les personnages, quelles sont les caractéristiques du contexte sociopolitique d'une action qui reste strictement privée.

Mais cette omission est purement négative, il lui manque même la trace d'un silence consciemment polémique, bien que dans l'apparition massive de ce genre de littérature, on ne puisse absolument pas parler d'un pur hasard, ou de la particularité purement individuelle de

quelques écrivains. De telles œuvres littéraires sont donc, dans le meilleur des cas, des escarmouches pusillanimes. Dans la littérature allemande, il n'y a pas eu, même de façon « souterraine », de véritable contestation de la barbarie fasciste.

Si l'on veut comprendre ce phénomène, il ne suffit pas de l'expliquer par la peur de mesures violentes, de la censure, etc. Il faut bien davantage constater une certaine contamination générale par l'idéologie fasciste. Assurément, il ne s'agit pas là, dans la plupart des cas, de l'idéologie fasciste officielle, des proclamations de Hitler, Rosenberg, et Goebbels. Celles-ci vont être tacitement rejetées par tous les penseurs de quelque envergure, voire même souvent méprisées. Mais l'idéologie fasciste n'a pas surgi du néant. Elle a en Allemagne une longue préhistoire, une longue période de préparation intellectuelle, pendant laquelle sont parues de nombreuses œuvres qui ont exercé une influence profonde sur la vie intellectuelle en Allemagne. Il y avait là des éléments et des thèmes qui ont diffusé une atmosphère, qui étaient remplis de forces intellectuelles propres à obscurcir l'intelligence et la morale. Le venin qui s'est lentement répandu n'est pas seulement devenu la source intellectuelle directe de l'idéologie fasciste officielle – car les Rosenberg ou Goebbels ne sont rien de plus que des collecteurs éclectiques, des plagiaires, des propagandistes et des vulgarisateurs démagogiques des idéologies réactionnaires passées –, il a aussi profondément pénétré les pensées et les sentiments de l'intelligentsia allemande, et il l'a intellectuellement et moralement laissée sans défense contre la propagande fasciste. D'où la faiblesse idéologiques des écrivains en

Allemagne, même mécontents. C'est aussi pourquoi le choix de leurs sujets, qui sont sur la réserve, qui n'ont en soi rien d'interdit, ne les mène pas au niveau de véritables œuvres d'art, de la véritable poésie.

C'est un empoisonnement spirituel et moral général, profond, qui caractérise la littérature actuelle en Allemagne. Henrik Ibsen a résumé à l'occasion les problèmes de sa propre création dans l'épigramme suivant :

> « Vivre signifie : combattre en soi-même
> le spectre de puissances obscures,
> Composer : faire le procès
> de son propre Moi.

Dans cette affirmation belle et profonde, il y a deux choses importantes pour la poésie, aussi bien le « combat contre les puissances obscures », que le « procès ». Sur le premier point, même le compromis le plus rusé ne sert idéologiquement à rien. Ibsen lui-même a montré dans son personnage de Peer Gynt que la tentative d'écarter les conséquences ultimes a transformé son héros, de l'homme complet qu'il voudrait ou s'imagine être, en un demi-homme, en un troll, en quelque chose d'inconsistant qui, comme un oignon – comme il le montre dans une belle scène de la pièce –, ne se compose que de couches qui se détachent sans avoir de noyau. Une grande partie de l'intelligentsia allemande a été saisie par cette inconsistance, par suite de sa pactisation, à la Peer Gynt, avec les forces réactionnaires, avec l'idéologie réactionnaire qui se répandait toujours plus largement, bien avant Hitler. C'est pourquoi des gens désespérés et désorientés, même s'ils étaient

subjectivement honnêtes, ont succombé à la démagogie, à la tromperie déguisée en mythe. C'est pourquoi, même s'ils sont aujourd'hui déjà déçus par le mensonge démagogique, il leur manque la capacité idéologique de se défendre, justement parce qu'ils ont prématurément abandonné le combat impitoyable contre les puissances obscures, ou qu'ils l'ont esquivé. C'est pourquoi ils ne peuvent pas aujourd'hui, comme hommes, comme écrivains, dans leur œuvres faire comparaître leur propre moi devant un tribunal ibsénien.

On ne pourra jamais assez comprendre cette idée de tribunal de manière large et profonde pour atteindre les sources de la poésie véritable. Il y a plus de cent ans, Goethe et Hegel ont montré, au plan de la pensée et de la littérature – dans *Faust* et dans *la Phénoménologie de l'Esprit* – combien, même chez l'homme, l'individu et l'espèce étaient étroitement liés. Goethe et Hegel ont rendu consciente la pratique très ancienne de la poésie en montrant que dans le microcosme du destin individuel, si on le conçoit bien, est contenu, sous une forme abrégée et symbolique, le macrocosme de la vie de l'espèce, le destin historique du peuple. Ce lien indissociable de l'individu et de l'espèce, du destin individuel et du destin du peuple, est à la source de la poésie véritable.

Le devoir suprême de la poésie a pour condition subjective préalable, comme fondement de la poésie authentique, l'amour de la vérité au sens large, de la vérité des rapports essentiels, tels qu'ils se manifestent dans la vie des individus, dans leurs relations réciproques à la société, à la nation. « Écrivez la vérité ! », criait Gorki en son temps aux écrivains soviétiques, comme mot d'ordre principal de la littérature.

« Écrivez des mensonges ! » commandent à l'inverse aux écrivains les Goebbels, Hitler, et Rosenberg. Si le livre de Hitler *Mein Kampf* doit continuer à exister sous une forme quelconque comme document de notre époque, ce ne sera que comme le précepte le plus infâme de mensonge et de tromperie systématiques, que l'histoire littéraire ait connu. Tant que cet « esprit » Hitlérien règnera sur la vie allemande, il ne pourra y avoir en Allemagne aucune poésie, aucune littérature ou science. Certes, nous avons vu que tous les écrivains n'étaient pas d'accord au sens plein du terme avec Hitler. Mais la terreur fasciste leur a brisé la colonne vertébrale ; le venin de la propagande fasciste a pénétré leur idéologie, leurs sentiments, et leur entendement. C'est pourquoi la poésie est bannie d'Allemagne.

Prenons un exemple très caractéristique. Avant la prise du pouvoir par Hitler, Hans Fallada faisait partie des écrivains très prometteurs de la jeune génération. Son roman *Quoi de neuf, petit homme ?* [2] recélait vraiment, dans ses parties réussies, une poésie de la vérité. À l'époque hitlérienne, Fallada a écrit des livres en partie douteux, mais même là où il rassemble ouvertement toutes ses forces (par exemple dans *Loup parmi les loups* [3], *Petit homme, grand homme* [4]) on reconnait certes dans des détails l'ancienne puissance poétique de sa conception de la vérité, mais dans l'ensemble, en estompant peureusement les contradictions qui sont dans le sujet, il transforme des conflits sérieux en quelque

---

2 Folio Gallimard, 2009.

3 Albin Michel, 1939.

4 Albin Michel, 1960, titre original : *Petit homme, grand homme, tout s'inverse.*

chose de désagréablement gentillet, parfois doucereux, parfois humoristique et burlesque, avec la viscosité d'une idylle mensongère. Cela n'est pas seulement dû à la censure, car le premier roman cité se déroule à l'époque de l'inflation, et le régime hitlérien n'aurait en soi et pour soi rien eu à redire à ce que « l'époque de Weimar » soit critiquée encore plus sévèrement. Mais si Fallada avait, aujourd'hui encore, laissé libre cours à cet anticapitalisme purement spontané, mais subjectivement authentique qui traverse en vérité ses premiers romans, son roman aurait été impossible dans l'Allemagne fasciste. Le fascisme avait besoin démagogiquement, avant sa prise du pouvoir, de l'opposition entre riche et pauvre, du désespoir des pauvres sur l'absence d'issues de leur situation. Mais le système gouvernemental fasciste a besoin, impérieusement, d'une littérature qui fasse croire aux pauvres qu'ils sont les frères des riches, que leurs oppositions ont été abolies par le national-socialisme, que le pauvre est, en tant que pauvre, à sa juste place, et même, s'il est honnête et humble, qu'il y est même mieux que le riche.

La falsification par le fascisme du véritable état de choses dans le présent et dans l'histoire est un destructeur inexorable de la poésie véritable. Car conception authentiquement poétique et conception authentiquement historique de la vie coïncident en dernière instance. La véritable poésie est toujours individuelle, tant dans son sujet que dans sa forme, mais elle constitue toujours, simultanément, un moment, une étape du destin populaire national. Cette tâche ne peut être accomplie que si l'on aime vraiment la vérité, sans concession, que si l'on respecte vraiment la raison, que si

l'on hait, profondément, les puissances obscures qui menacent. Sinon, il apparaît d'un côté quelque chose d'individuellement mesquin, et de l'autre une trivialité abstraite qui ne prouve rien à l'individu. Et il n'est pas besoin d'une étude détaillée pour dire que le mythe fasciste est la trivialité le plus creuse, la plus insensée, la plus mensongère, qui ait marqué jusqu'à présent l'histoire de l'humanité. Une littérature dont le but est le badigeonnage des conflits véritables de la vie, qui – dans le meilleur des cas – esquive peureusement et lâchement ces conflits, esquive les problèmes du destin populaire, ne peut pas posséder cette vérité de la poésie, cette vérité poétique. La véritable poésie est en effet l'outil de la connaissance de soi, de l'autocritique d'un peuple, son éducatrice pour une conscience de soi fondée sur la vérité.

Le fascisme anéantit les fondements spirituels et psychiques, moraux et esthétiques de la poésie (de même qu'il anéantit, parallèlement à cela, les fondements de la science). En même temps que la pensée libre, que l'amour de la lumière et de la vérité, que la conscience et l'honnêteté, la poésie a été elle aussi bannie de l'Allemagne.

Mais ce bannissement a aussi été physique, ce fut celui des écrivains qui n'ont pas capitulé devant la barbarie fasciste. Dans un grand peuple comme le peuple allemand, vivent toujours des écrivains qui restent attachés aux grandes traditions du passé glorieux de leur peuple, qui veillent sur la conscience et la conscience de soi de leur peuple, qui s'efforcent toujours de les développer. Mais, précisément parce qu'ils combattaient déjà les puissances obscures lorsque celles-ci

commençaient seulement à jeter le trouble dans la morale et la pensée et n'étaient pas encore devenues des facteurs politiques prépondérants, parce qu'ils ne plièrent jamais le genou devant ces puissances obscures parvenues au pouvoir, parce qu'ils reprirent même le combat contre elles avec plus de vigueur et de profondeur (de profondeur, vu que mainte tendance de l'évolution nationale ne fut comprise dans toute son infamie qu'après le début de l'ère hitlérienne) ; parce que les poètes, bien qu'ayant anticipé prophétiquement bien des choses, ne virent et ne dénoncèrent qu'alors, dans toute son horreur, le chemin emprunté par ce peuple allemand qui leur était cher : c'est pour ces raisons qu'ils furent, et avec eux la poésie, bannis de l'Allemagne national-socialiste.

Le peuple allemand, grisé par la démagogie, poussé par le fouet de la terreur, jouet de ses instincts abêtis, allait en titubant à sa perte. Les avertissements ne manquèrent pas, bien avant l'époque hitlérienne. Nous ne citerons que les principaux exemples.

Le roman de Heinrich Mann, *Le Sujet*[5], montre prophétiquement chez le petit-bourgeois allemand les premiers traits qui ont conduit plus tard au fascisme. Il montre la confusion de tous les instincts moraux, qui se développèrent vers l'intérieur par manque de liberté, par défaut de démocratie, par dégradation du civisme, et s'extériorisèrent sous la forme d'un appétit de puissance hâbleur, étroitement chauvin et impitoyablement ambitieux. Un tyran qui rampe devant les puissants et maltraite sans scrupule ses subordonnés, un mélange

[5] Grasset, Paris, 1999.

répugnant de stupidité, d'inculture, de ruse mesquine et, – quand il n'y a aucun danger à l'horizon – de brutalité sans pudeur, voilà le « héros » que Heinrich Mann met en lumière à travers une satire implacable. Anticipant sur l'évolution postérieure, son personnage réunit ces éléments de décomposition politique et morale de l'Allemagne qui plus tard, encore plus dégradés, fourniront le matériel humain du fascisme.

Le roman de Thomas Mann *La Montagne magique* [6] est le grand poème didactique contemporain du combat entre la lumière et les ténèbres, la maladie et la santé, la vie et la mort. Thomas Mann découvre comment, dans les conditions de l'évolution allemande à l'époque, même des bourgeois pleins de délicatesse morale devaient se sentir presque magiquement attirés par les ténèbres, la maladie et la mort. Parce qu'insatisfaits de leur propre vie uniquement privée, de l'existence uniquement orientée vers des objectifs économiques, parce que moralement hostiles aux aspects brutaux et barbares de cette vie (sans être conscients de ce qu'il s'agissait là de conséquences humaines du manque de liberté en Allemagne, des conséquences d'une vie sans intérêt pour la chose publique), ces hommes se trouvent naturellement sans défense face aux puissances des ténèbres. Ainsi, la porte est chez eux grande ouverte à la démagogie d'un « socialisme » qui n'est rien d'autre qu'un esclavage généralisé, caché sous un masque mythique et démagogique.

Cette impuissance à se défendre contre les puissances des ténèbres, Thomas Mann l'a déjà discernée

---

6 Arthème Fayard, Le livre de poche.

auparavant et dépeinte avec une ironie saisissante dans *La Mort à Venise*. [7]

Quelques années avant l'arrivée au pouvoir de Hitler, Thomas Mann reprend le thème et lui donne une formulation générale précise dans la nouvelle *Mario et le magicien* [8]. De la grande richesse de ce récit, nous ne pouvons retenir ici qu'un passage particulièrement significatif. On y présente un hypnotiseur qui, au cours de son numéro, amène tous les spectateurs à danser, qu'ils le veuillent ou non. Un « Monsieur de Rome » résiste, et l'auteur a la plus grande sympathie pour cet essai viril et humain d'échapper à une hypnose collective. Mais il voit en même temps que cette résistance est dès le départ condamnée à la défaite, et cela – idée importante, profonde et prophétique – parce que c'est une résistance purement négative, dépourvue de contenu et d'orientation. Le « Monsieur de Rome » n'oppose à l'hypnose qu'un « je ne veux pas » abstrait et creux, et cette vacuité est absolument incapable de mobiliser en lui les forces nécessaires à la résistance. Le récit de Thomas Mann est, apparemment, tout à fait apolitique. Mais, au cours de tels épisodes, il donne par anticipation les raisons historiques essentielles, intérieures, pour lesquelles de larges couches, parmi des intellectuels habituellement cultivés et subjectivement honnêtes, ont ainsi succombé sans résistance à une démagogie brutale de bas niveau tant spirituel que moral.

Le roman de Johannes R. Becher *Adieu* [9] prend pour thème le combat intérieur contre les forces obscures et

---

7 Fayard, Le livre de poche.

8 in *Romans et Nouvelles,* tome III, la Pochothèque.

9 *Abschied*

analyse, sur la base des expériences déjà amères faites sous le régime hitlérien, la capacité ou plutôt l'incapacité de résistance. Bien que ce roman, par son thème, se déroule, comme *La Montagne magique*, avant la première guerre mondiale impérialiste, il est déjà une manifestation caractéristique du combat contre le fascisme parvenu au pouvoir. Ici aussi, c'est la jeune génération de l'intelligentsia bourgeoise d'avant la première guerre mondiale qui décrite. Mais ici, il s'agit de celle qui passait seulement de l'enfance à l'adolescence quand la guerre a éclaté. Becher décrit l'horrible déchaînement des instincts et de la perversion morale produit par la vie de famille bourgeoise, par l'école, dans laquelle les bonnes dispositions du jeune homme sont étouffées « par la carotte et le bâton », sont détournées vers le mal, la confusion, sont éduquées au mensonge, à la brutalité, à l'hypocrisie, dans laquelle cette vie elle-même n'ouvre de perspective sur quelque chose de meilleur. À chaque pas de cette évolution, le danger menace que l'homme tombe complètement dans la barbarie; mais en même temps – et c'est l'élément nouveau dans la littérature de combat consciemment antifasciste après la prise du pouvoir par Hitler – apparaît ce nouveau contenu social qui peut indiquer aux hommes un chemin pour sortir de la fange profonde de la déchéance morale et pour retrouver la dignité humaine.

Le cycle romanesque qu'Arnold Zweig consacra à la guerre retrace les difficultés de toute une génération confrontée à la première guerre mondiale impérialiste. Il donne ainsi une suite historique aux grands romans considérés jusque-là. Cette œuvre nous permet elle aussi d'observer ce qu'il y a de nouveau dans la littérature

antifasciste depuis la prise du pouvoir par Hitler. Il suffit de comparer *Le cas du sergent Grischa* [10], qui fut écrit avant cette période, et *L'Éducation héroïque devant Verdun* [11]. Sur le plan politique, ce revirement se traduit chez Zweig par le renforcement et la radicalisation de ses convictions démocratiques, sur le plan littéraire, par la critique et l'autocritique beaucoup plus acérées qu'il exerce à l'égard d'un type d'homme qui lui est très proche. Il montre chez les meilleurs représentants des intellectuels allemands d'alors une inexpérience et une naïveté politiques et sociales ahurissantes, une propension à accepter aveuglément, malgré leur grande intelligence et leur grande culture (ceci vu abstraitement), les « réalités » de la vie politique et sociale (c'est-à-dire les faits et méfaits des gouvernants), et même à les justifier par des théories morales et métaphysiques prétendument profondes. Cette naïveté dans l'analyse théorique de toutes les questions sociales se traduit dans la pratique par une impuissance totale face aux problèmes de la vie publique.

Si l'on considère les livres de Becher et de Zweig sous l'angle du développement politique et idéologique du combat antifasciste, sous l'angle de la représentation historique de ce qui précéda le plus grand avilissement de l'Allemagne, on peut apercevoir chez tous deux des variations larges et concrètes sur le thème génial du « Monsieur de Rome », tel qu'il apparaît dans la nouvelle de Thomas Mann. La concrétisation a surtout trait au thème de l'impuissance d'une résistance purement négative, par laquelle on n'oppose aux visées

[10] Albin Michel, 1929

[11] Plon, cercle du bibliophile, 1972.

pernicieuses aucun idéal positif efficace et réalisable. La résistance envisagée par Becher et Zweig est très différenciée, elle possède un contenu spirituel et moral de grande valeur; mais comme ce contenu n'a aucun caractère politique et social, aucun caractère démocratique ou socialiste, il produit le même effet que le simple « je ne veux pas » du « Monsieur de Rome », c'est-à-dire que la négation creuse et impuissante.

Nous n'avons cité ici que quelques œuvres particulièrement significatives et nous ne pouvons ni considérer comme notre tâche de citer tout ce qui a quelque valeur dans la littérature antifasciste, ni juger esthétiquement les œuvres rapidement évoquées. Il ne peut s'agir ici que d'une appréciation historique et sociale de phénomènes littéraires importants, que d'une esquisse de l'évolution idéologique accomplie par ces hommes, les meilleurs des Allemands, ceux qui portent en eux la conscience du peuple allemand, dans leur révolte contre la barbarie fasciste.

De ce point de vue, les œuvres littéraires postérieures à la prise du pouvoir par Hitler présentent, même si leur matière est empruntée à l'histoire de la période précédente, deux traits essentiellement nouveaux. D'une part, comme nous l'avons déjà rapidement indiqué ci-dessus, la notion de résistance creuse contre le mal, contre les ténèbres, s'enrichit de nuances non seulement humaines, mais aussi politiques et sociales. Et comme le contenu purement abstrait se révèle être, dans la pratique, c'est-à-dire à l'épreuve de la vie, totalement vide, il en résulte une critique importante et profonde du combat mené contre la réaction avant l'établissement du fascisme, une autocritique déchirante des meilleurs

intellectuels antifascistes, une critique historique de l'évolution de l'Allemagne.

D'autre part, la recherche d'une issue se matérialise. *La Montagne magique* de Thomas Mann pouvait encore être tenue comme purement idéologique, le combat intellectuel entre la lumière et les ténèbres, entre le progrès et la réaction pouvait encore se dérouler dans le ciel de la pure idéologie. De ce point de vue, le génie de Thomas Mann réussit à donner à son œuvre une grandeur exceptionnelle, à représenter et à juger les tendances idéologiques qui s'affrontent d'une manière équitable et profondément intègre. Thomas Mann montre d'un côté le caractère séduisant – même au sens spirituel et moral – de l'anticapitalisme romantique qui a dégénéré en démagogie réactionnaire ; de l'autre côté, il souligne les éléments justes dans sa critique de la vie actuelle de la société. Cela explique comment et pourquoi il fut possible de ce côté là d'intoxiquer psychiquement même des gens d'un haut niveau intellectuel et moral.

Cette peinture est complétée par une analyse tout aussi fine et honnête des limites de l'idéologie démocrate et bourgeoise contemporaine. Il nous est démontré pourquoi celle-ci n'a pas la force d'entraîner à sa suite les meilleurs éléments de l'époque, comme les démocraties révolutionnaires y sont parvenues en leur temps.

Dans les romans de la période postérieure à la prise du pouvoir par Hitler, nous voyons en revanche les autres aspects de la résistance démocratique et socialiste, les tâtonnements honnêtes, même s'ils étaient vains, pour découvrir la bonne issue, à une époque qui, autant que le

pays lui-même, était tout à fait défavorable à l'épanouissement d'une idéologie vraiment démocratique. C'est pourquoi ce que Becher et Zweig montrent ici de positif a une grande valeur poétique et historique. Et particulièrement parce que, d'autre part, ils montrent avec justesse, tant historiquement que poétiquement, avec quelle lenteur et combien de contradictions, avec combien de retours en arrière, cette aspiration à la liberté humaine arrive à pénétrer la meilleure part de l'intelligentsia allemande. Cette équité combative, c'est la poésie de la vérité historique. Les œuvres importantes de la littérature allemande moderne et progressiste donnent une image large et juste de l'histoire des années qui ont précédé la tragédie allemande.

C'est seulement dans la poésie de la vérité historique – et cela distingue la poésie véritable de la grande masse des publications, le combat idéologique authentique et profond contre la réaction de l'antifascisme vulgaire – qu'il devient clair que le fascisme n'est pas un hasard, un mal fortuit qui se serait abattu sur le peuple allemand d'une manière quelconque, mais n'est pas pour autant une nécessité fatale, à laquelle d'emblée on ne pouvait pas échapper. Le fascisme est bien davantage le résultat de tendances et contre-tendances historiques et politiques, spirituelles et morales, qui se combattirent pendant des décennies ; c'est la manifestation brusque, sous forme de crise, de l'empoisonnement idéologique, longuement et lentement préparé, du peuple allemand, et contre lequel il s'est défendu longuement, mais trop lentement et avec trop peu de vigueur. En décrivant ce processus, les écrivains allemands les plus importants ne

font pas seulement comparaître en justice leur propre moi, mais décrivent également le procès de leur propre nation. L'antifascisme véritable est ainsi un combat au sens le plus large et le plus profond du terme, contre les forces obscures ; la poésie antifasciste est ainsi l'histoire du destin national, du destin du peuple.

C'est un fait remarquable, et souvent noté comme remarquable, que, dans la meilleure littérature allemande antifasciste, les sujets historiques jouent un rôle extraordinairement important. D'après nos considérations précédentes, on peut voir clairement qu'il ne s'agit là ni d'un hasard, ni d'une faiblesse, ni d'une dérobade devant les problèmes du présent, voire du jour présent, mais au contraire d'un engagement du combat contre l'obscurantisme réactionnaire sur le front le plus large, de la chasse idéologique donnée à celui-ci jusque dans ses derniers retranchements.

C'est pourquoi il n'est pas du tout fortuit que les deux grandes œuvres historiques de la littérature antifasciste soient des livres de combat au sens profond et authentique de cet anéantissement idéologique du fascisme.

Le *Henri Quatre* [12] de Heinrich Mann traite un sujet qui s'écarte apparemment du passé allemand. Mais ce n'est qu'une apparence. En réalité, ce livre donne une réplique politique frappante, historique et authentique à l'évolution allemande. Friedrich Engels a montré à son époque que l'évolution de la France depuis le Moyen-âge jusqu'aux temps modernes était exactement l'inverse de celle de l'Allemagne : là-bas des batailles décisives

[12] *Le roman d'Henri IV, la jeunesse du roi*, Gallimard, Paris, 1972

pour la naissance de la société bourgeoise moderne et de son État ont été livrées jusqu'à leur terme, alors qu'ici tout a dégénéré en mesquinerie, en rechutes et en retards et c'est devenu la base de cette misère allemande que nous n'a toujours pas été surmontée. En décrivant historiquement une époque importante de la naissance de la nation française, Heinrich Mann éclaire ainsi politiquement les voies de l'avenir pour son propre pays, ces voies que son pays doit emprunter, si l'on veut qu'il revienne dans la communauté de civilisation des peuples libres du monde. Ce contraste politique et social, qui est discrètement sous-entendu dans le roman, fournit la base de la représentation du héros positif, de l'ami de Montaigne, du premier chef et héros politique moderne dans le combat contre les ténèbres et la barbarie du médiévale.

Lotte à Weimar [13], de Thomas Mann, est un livre allemand actuel en un sens beaucoup plus immédiat. La poésie et la philosophie classiques s'épanouirent au milieu de la « misère allemande ». En reflet idéologique des préparatifs et des conséquences de la grande Révolution française, et surtout en reflet de la Révolution elle-même, il s'est produit ici un essor intellectuel qui surmonta cette misère – certes, en partie seulement, certes uniquement dans le domaine nébuleux de l'idéologie et non dans la vie pratique – et fit de l'Allemagne pour un demi-siècle le centre spirituel de l'humanisme européen.

C'est pourquoi la figure de Goethe est la réplique nécessaire et toute indiquée à l'avilissement spirituel et

[13] Gallimard, L'imaginaire, 1997

moral de l'Allemagne. L'image d'un homme génial qui, avec une énergie de fer et en même temps une délicatesse pleine de tact, surmonta les puissances des ténèbres, ne se contenta pas de les proscrire, mais mit en lumière et fit resplendir le moindre élément positif qu'il put trouver dans tous les domaines de la vie de l'âme. La « réconciliation goethéenne avec la réalité » est le réalisme le plus profond, la compréhension que le processus historique dépasse en complexité et en ampleur le savoir de l'homme le plus sage ; en même temps, elle est aussi la haine de toute mesquinerie et de toute bassesse, la haine des dangers dont les ténèbres nous menacent, de la chute dans ces ténèbres qui naissent chaque jour et chaque heure de la « misère allemande » et menacent le progrès.

Même le Goethe de Thomas Mann succombe parfois aux influences de la « misère allemande ». Thomas Mann n'invente aucune légende, mais extrait de la réalité la poésie de la vérité historique. C'est pourquoi son héros reste, malgré toutes ses imperfections et toutes ses limites, soulignées avec une fine ironie, le héros allemand véritable, authentique dans la lutte de la lumière contre les ténèbres. Le simple rappel de sa vie et de sa pensée est le procès le plus implacable qui puisse être intenté à l'Allemagne actuelle ; c'est la mesure avec laquelle l'histoire a pesé le présent de l'Allemagne, l'a trouvé trop léger et l'a de ce fait rejeté.

Naturellement, ces rapports sont très complexes. Car les hordes hitlériennes ne savaient rien de ces convictions et de ces mœurs authentiquement allemandes, ne voulaient rien en savoir. Mais elles existent néanmoins et sont malgré tout allemandes. Quels seront dès lors leurs effets

dans la réalité ? Dans la belle légende biblique, Abraham implore Jéhovah de pardonner à Sodome et Gomorrhe, les villes pécheresses, s'il se trouve en elles dix justes, et même si l'on peut n'y trouver qu'un seul juste. La véritable histoire universelle n'est toutefois pas une légende religieuse; elle est, selon Schiller, le tribunal universel, et, à vrai dire, un tribunal universel sévère, inexorable, qui ne connaît pas de grâce suppléante.

Seule la destruction complète de l'hitlérisme dans son ensemble peut ouvrir à l'Allemagne une voie vers l'avenir. La poésie bannie de l'Allemagne a dans l'exil, avec des forces multipliées par l'exil, conservé, sauvé et vengé l'honneur du peuple allemand. Elle est le pont entre le grand passé de l'Allemagne et l'avenir possible du peuple allemand. S'il apparaît dans le peuple allemand un processus de réveil, de guérison, de retour à la conscience de soi, c'est seulement à cela, seulement à cette poésie bannie de l'Allemagne à une époque de ténèbres, qu'il pourra se rattacher.

1942